

En guise d'édito...

Les cinquante ans de la Francophonie

La francophonie, également appelée monde francophone ou encore espace francophone, désigne l'ensemble des personnes et des institutions qui utilisent le français comme langue de première socialisation, langue d'usage, langue administrative, langue d'enseignement ou langue choisie.

La Francophonie, ce sont tout d'abord des femmes et des hommes qui partagent une langue commune, le français. Le dernier rapport en date de l'Observatoire de la langue française, publié en 2018, estime leur nombre à 300 millions de locuteurs, répartis sur les cinq continents.

C'est ensuite un dispositif institutionnel voué à promouvoir le français et à mettre en œuvre une coopération politique, éducative, économique et culturelle au sein des 88 Etats et gouvernements de l'Organisation internationale de la Francophonie (OIF)¹. Ce dispositif est fixé par la Charte de la Francophonie, adoptée en 1997 : sa plus haute instance est le Sommet de la Francophonie ; sa clé de voûte la Secrétaire générale de la Francophonie, poste occupé par Louise Mushikiwabo.

L'OIF met en œuvre la coopération multilatérale francophone aux côtés de l'Assemblée parlementaire de la Francophonie (APF) et de quatre opérateurs : l'Agence universitaire de la Francophonie (AUF), TV5MONDE, l'Association internationale des maires francophones (AIMF) et l'Université Senghor d'Alexandrie.

La Francophonie a pour missions de promouvoir la langue française et la diversité culturelle et linguistique, la paix, la démocratie et les droits de l'Homme, d'appuyer l'éducation, la formation, l'enseignement supérieur et la recherche, de développer la coopération économique au service du développement durable.

Le Conseil Économique, Social et Environnemental (CESE) a tenu le 10 mars dernier la troisième édition de son événement « La Francophonie dans tous ses états ».

La ville de L'Haÿ-les-Roses, où je réside, a créé en 2008 un Salon du Livre qui a été - ainsi que la Ville de Lille - choisi par l'État pour commémorer en 2010 le Cinquantenaire des Indépendances Africaines. Ce Salon a été repris en 2014 par l'association que j'ai créée avec Madame Anne d'Hervé, qui en a été l'inspiratrice et en demeure l'âme, sous le nom de « La Roseraie des Cultures et des Arts ». Je puis témoigner que ce Salon a de manière continue fait une large place aux auteurs francophones, notamment à ceux d'origine africaine, qui apportent un sang neuf à notre langue, depuis notamment les œuvres de Léopold Sedar Senghor, d'Aimé Césaire et, aujourd'hui du franco-congolais Alain Mabankou ou de l'haïtien Denis Laferrière, reçu en 2013 à l'Académie Française. La Francophonie réunit nombre d'écrivains, universitaires, journalistes qui font rayonner le français dans le monde et nous avons le projet de donner pour l'avenir le nom de 'FRANCOPHONIA' à notre Salon du Livre afin de marquer cette ouverture permanente aux auteurs du delà de nos frontières.

Philippe Daverat

vice-président de la Roseraie des Cultures et des Arts

¹ L'OIF a son siège à Paris VIIème dans un bel hôtel particulier au 19-21 avenue Bosquet

Après les familles Lumière et Berliet (n° 78 et 79
d'Arscicade-Habitat infos), présentation aujourd'hui
d'une dynastie d'entrepreneurs lyonnais,

la famille Mérieux

A travers quatre générations, cette illustre famille est à l'origine de la création puis du développement de différentes entreprises et fondations œuvrant dans le secteur médical au service de la santé publique mondiale.

La famille Mérieux puise ses racines... dans la soierie, activité lyonnaise traditionnelle, dont s'échappe le fondateur de l'entreprise, Marcel Mérieux, pour rentrer dans l'univers médical.

Marcel Mérieux

Marcel, fils de soyeux, naît à Lyon en 1870.

A l'issue de ses études à l'école de chimie industrielle de Lyon et après avoir été l'élève de Louis Pasteur puis l'assistant d'Emile Roux, il crée en 1897, sur le modèle de l'institut Pasteur parisien, **l'institut Mérieux**, un modeste laboratoire de microbiologie pour découvrir, tester et produire des sérums et vaccins destinés à des applications médicales humaines (contre la tuberculose) ou animales (lutte contre la fièvre aphteuse).

En 1917, il installe son laboratoire à l'ouest de Lyon, dans la commune de Marcy-l'Etoile, pour produire puis lancer la commercialisation de vaccins antitétaniques et antidiphtériques.

Ruiné à la fin de la Grande Guerre, Marcel s'obstine et s'associe avec un pharmacien et poursuit désormais ses recherches conjointement avec son fils aîné, Jean, étudiant en pharmacie, le conduisant à passer de la phase artisanale à une tentative d'industrialisation.

Malheureusement, Jean décède prématurément à l'âge de 26 ans après avoir contracté une méningite tuberculeuse dans le laboratoire paternel ; son frère Charles, né en 1907, entreprend, pour un temps des études de médecine tout en étant davantage motivé pour les voyages à travers le monde...et le scoutisme !

Charles Mérieux (2ème génération)

De retour au bercail, Charles reprend ses études et soutient sa thèse en médecine en 1938.

Il continue de travailler au laboratoire avec son père puis passe deux ans à l'institut Pasteur à Paris, se spécialise dans la virologie industrielle et propulse le laboratoire de son père, l'institut

Mérieux, à un niveau international en devenant le champion mondial du vaccin.

Charles reprend ses voyages dans différents pays et implante plusieurs laboratoires dans le monde ; il s'attache ainsi à lutter contre les épidémies.

En 1937, à la mort de son père Marcel, il prend la direction de l'institut et s'engage dans la conception, le développement, la production et la diffusion de vaccins tant humains que vétérinaires.

Pendant la seconde guerre mondiale, il fournit des sérums antitétaniques à l'armée mais aussi à la Résistance ; il fait fabriquer également du sérum de bœuf, autrement dit du jus de viande, dans le but de nourrir les enfants de Lyon sous-alimentés...

Après la guerre, il implante son institut à Lyon dans le quartier de Gerland, près des abattoirs, et crée en 1947 l'institut français de la fièvre aphteuse (IFFA).

Après avoir ouvert la voie dans

la production de seringues stériles jetables, Charles développe d'autres vaccins en prévention de maladies infantiles telles la poliomyélite et la coqueluche.

En 1967, en souvenir de son père, il crée la fondation Mérieux qui multiplie les rencontres scientifiques internationales, et soutient des bourses de recherches.

En 1983, il lance **Bioforce**, ONG s'impliquant dans la formation de volontaires à l'action humanitaire.

Enfin, il crée en 1999, toujours dans le quartier de Gerland à Lyon, le **laboratoire P 4**, site de haute sécurité, destiné à l'étude des virus ; ce laboratoire a permis d'identifier la souche du virus Ebola responsable d'une terrible épidémie en Afrique de l'ouest.

Charles disparaît en 2001 après avoir associé progressivement, depuis 1963 ses fils, Jean l'aîné et Alain, son cadet, à la conduite du groupe. Salle blanche au sein du laboratoire P 4

Alain Mérieux (3ème génération)

Alain, petit-fils de Marcel, naît en 1938.

Après l'abandon de ses études à Sciences-Po, il obtient son diplôme de pharmacien et poursuit des études de management aux Etats-Unis à la Harvard Business School.

En 1963, il fonde **BD Mérieux**, fusion, à parts égales, de l'institut Mérieux avec Becton Dickinson, société américaine produisant

et commercialisant du matériel médical.

Il s'investit pleinement dans la virologie aux côtés de son père et, après avoir pris la majorité dans BD Mérieux, crée, en 1974, la société **Bio Mérieux** qui produit des millions de vaccins et devient le leader mondial.

Alain initie le **Biôpole** de Lyon, consacrant plus de 13% de son budget à la recherche.

Il est désormais le leader mondial dans le domaine du diagnostic in vitro des maladies infectieuses dont le sida et la grippe aviaire.



Présente dans plus de 130 pays via une quarantaine de filiales, BIO-Mérieux emploie aujourd'hui 10 400 personnes et réalise un chiffre d'affaires annuel de l'ordre de 2,4 milliards pour un résultat bénéficiaire de 256 millions d'euros (2018).

Dans les années 80, Alain prend

la majorité puis la présidence de **Transgène**, société alsacienne biopharmaceutique.

En 1968, l'institut Mérieux devient Pasteur Mérieux et passe sous contrôle du groupe Rhône-Poulenc, ce dernier, à l'issue de fusions-absorptions successives (via la société allemande Hoechst devenant Aventis puis lui-même Sanofi) constituant aujourd'hui Sanofi Pasteur.

Alain Mérieux assure enfin l'internationalisation du groupe et son entrée en Bourse lors du rachat partiel par Rhône-Poulenc.

Précédemment, Alain Mérieux avait fondé en 1967 la **fondation Mérieux** dont il assure toujours la présidence ; cette fondation a pour mission de faire avancer la médecine préventive et de lutter contre les maladies infectieuses dans les pays en voie de développement.

Aujourd'hui, l'institut Mérieux est la holding gérant les actifs détenus par la famille Mérieux dans diverses entreprises dont Bio Mérieux (59 %) et Transgène (57 %) ; en 2017, son chiffre d'affaire propre s'est élevé à 11,2 millions d'euros.

Parallèlement, dès les années 70, Alain s'est engagé dans la vie politique locale en étant élu conseiller municipal de Lyon et 1er vice-président du conseil régional de Rhône-Alpes en 1986.

Alexandre Mérieux (4ème génération)

Après plus d'un siècle d'activité dans la virologie, la famille Mérieux a réussi l'exploit de rester à la tête de l'entreprise créée par Marcel Mérieux ; après Marcel, Charles et Alain, c'est aujourd'hui Alexandre, 3ème fils cadet d'Alain, qui devient, fin 2017 président directeur général

de Bio Mérieux.

Une dynastie éprouvée part le sort

Divers drames ont frappé la famille Mérieux au fil du temps et les successions familiales ont été contrariées par des disparitions brutales.

Ainsi, Jean, fils aîné de Marcel, meurt à 26 ans en 1927 après avoir contracté une méningite foudroyante ; son frère cadet, Charles, prend la suite mais son fils aîné, Jean, successeur de principe, meurt à 64 ans dans un accident de la route en 1994 ; son frère cadet, Alain est ainsi amené à prendre le relais.

Les deux premiers fils de ce dernier connaissent à leur tour, des destins tragiques :

- l'aîné, Christophe, est enlevé en 1975 à l'âge de 8 ans par le gang des lyonnais ; il sera libéré

contre une rançon de 20 millions francs ; il se noie en 2006 à l'âge de 39 ans suite à une crise cardiaque au cours de sa baignade dans la piscine familiale,

- le second, Rodolphe, disparaît à l'âge de 27 ans en juillet 1996 dans le crash du vol TWA 800 New-York/Paris.

Ces tristes circonstances ont conduit ainsi Alexandre, fils cadet (et dernier enfant) d'Alain, à prendre progressivement, au titre de la 4ème génération, la direction de l'empire Mérieux.

La fondation Mérieux est une grande aventure familiale où différentes générations partageant les mêmes valeurs ont su transmettre leur vision de la biologie au service de la santé publique mondiale.

Marc Esnault

marc.esnault@hotmail.fr

Nouvelles du Groupe : Jeux Olympiques et para-olympiques 2024

La CDC, Icade et CDC-Habitat lauréats !

La société de livraison des ouvrages olympiques (Solideo) a annoncé le 22 novembre les projets retenus pour la construction de 2 secteurs importants du Village des athlètes situé à Saint-Ouen-sur-Seine (93).

Le groupement formé par la CDC, Icade et CDC-Habitat (ex-SNI) s'est vu confier la construction des 48.250 m2 de bâtiments de l'îlot D (dit « projet Les Quinconces »).

Un autre consortium emmené par Nexity, Eiffage et EDF, dont fait également partie CDC-Habitat, remporte le secteur E (52420 m2).

Solideo a également précisé que les lauréats avaient été choisis à l'unanimité et en accord avec les préférences exprimées par un comité de citoyens préalablement consulté. Le confort des habitants et l'exemplarité écologique des projets ont fait partie des critères décisifs, l'héritage social et environnemental du futur village olympique étant l'un des grands enjeux de Paris 2024.

Dans sa première phase, le village hébergera quelque 15.000 sportifs et leurs accompagnateurs pendant les compétitions. Dans un second temps, le quartier sera reconfiguré pour accueillir 6.000 habitants et autant d'emplois aux portes de Paris.

Sa construction doit débuter en 2021.

Le groupe CDC a souhaité apporter une réponse exceptionnelle à ce projet d'envergure mondiale, tant sur la transition écologique que sur le développement futur du territoire de Seine-Saint-Denis.

A la découverte du Tibet

Réminiscences des recherches, par Tintin, de son ami Tchang et du yéti, « l'abominable homme des neiges » ou du film « les horizons perdus » évoquant la dérive, dans une tempête, avant son crash, d'un vieux bimoteur puis l'errance des rescapés dans la neige échouant finalement dans une lamaserie au pied de l'imaginaire Shangri La... ; j'évoque aujourd'hui cette destination lointaine, mythique pour certains, mystérieuse, toujours aussi peu accessible au tourisme mondial, le Tibet.



Brève présentation

Le Tibet historique représente un territoire de 2,5 millions de km² (soit 5 fois la France) peuplé de 6 millions d'habitants ; il recouvre un immense plateau s'étendant à l'altitude moyenne de 4800 m. situé au nord de la chaîne himalayenne et du Népal (ah, voir Katmandou et

mourir pour toute une génération post soixante-huitarde... !).

Pour mémoire, la plus haute montagne du monde, l'Everest, se situe à cheval sur la frontière entre la Chine et le Népal (contrairement à l'emplacement désigné sur la carte ci-contre).

Ce vaste territoire constitue aujourd'hui, pour partie, l'une des cinq régions autonomes appartenant à la république populaire de Chine.

Lhasa (600000 habitants), célèbre par son palais du Potola, en est sa capitale ; la langue est le tibétain et les ressortissants du Tibet sont majoritairement bouddhistes.



L'économie est peu développée, l'agriculture et surtout l'élevage (buffles, moutons) constituant les seules véritables activités ; le tourisme chinois est en essor mais le territoire est pratiquement fermé aux touristes étrangers.

Les relations entre le Tibet et la Chine

Les relations entre ces pays, empreintes de complexité, ont beaucoup varié au cours des siècles.

Les temps anciens

Le Tibet existe depuis longtemps ; il était gouverné par le Dalaï-lama et le gouvernement tibétain, parfois en qualité de chef d'état religieux, parfois en tant que vassal de l'empereur de Chine.

Au XII^{ème} siècle, le Tibet est envahi par les mongols.

A partir du siècle suivant et jusqu'à la chute de l'empire chinois, ces deux pays avaient une relation de « prêtre-protecteur », la Chine assurant la protection du Tibet divisé en petits royaumes vassaux de l'empire.

Les temps nouveaux

A la fin du XIX^{ème} siècle, l'empire de la dynastie des Qing étant très affaibli, la Russie cherche à s'introduire au Tibet.

La Grande-Bretagne qui a déjà soumis les territoires du Ladakh et du Sikkim situés au nord de l'Inde et au sud-ouest du Tibet, a des prétentions sur ce dernier pays dénommé « le pays des neiges ».

Face à l'inquiétante avancée britannique dans les régions himalayennes, la Russie et la Chine signent en 1903 un traité destiné à maintenir leur influence commerciale sur le Tibet.

En réaction, la Grande-Bretagne envoie l'année suivante des troupes à Lhassa et installe des comptoirs commerciaux dans le sud du pays ; parallèlement, les britanniques signent en 1906 le traité de Pékin avec les chinois et le traité de Saint-Petersbourg avec les russes établissant la suzeraineté chinoise sur la Tibet.

Cependant le 13^{ème} Dalaï-lama tente d'affirmer son autorité en expulsant en 1912 les autorités chinoises et en proclamant la même année l'indépendance du Tibet que seule la Mongolie reconnaîtra...

Au final, pour mettre fin aux désordres, une conférence est organisée en 1914 entre les Indes britanniques, la Chine et le Tibet à l'effet de définir les frontières du royaume des neiges.

Le Tibet est divisé en 2 parties : à l'ouest, le Tibet extérieur (correspondant à l'une des actuelles régions



Suite (A la découverte du Tibet)

autonomes), à l'est le Tibet intérieur qui sera intégré au territoire chinois.

Cependant, la Chine ne reconnaîtra pas l'indépendance du Tibet extérieur.

Bien au contraire, la toute nouvelle république de Chine proclamée à Pékin en 1949 par Mao Tsé Toung envahit le Tibet extérieur en 1950.

L'annexion par la Chine

Les tibétains se révoltent contre cette invasion et le Dalaï-lama est contraint de se réfugier en Inde en 1959.

Le territoire correspondant sensiblement au Tibet extérieur devient ainsi une région autonome ; si juridiquement cette dernière a vocation à s'occuper de ses affaires intérieures, le pouvoir central chinois se réservant les questions relevant de la défense et des affaires étrangères, ses dirigeants sont très étroitement sous contrôle du parti communiste central chinois.

Avant l'invasion des gardes rouges de Mao Tsé Toung et la colonisation de la totalité du Tibet en 1959, il y avait dans le pays des milliers de monastères dans lesquels vivait 10% de la population ; il s'agissait non seulement de lieux spirituels mais de véritables universités de différentes réputations où était dispensé un enseignement théologique et philosophique de très haut niveau dans une société par ailleurs féodale et moyenâgeuse ; les chinois y voyaient l'expression d'un obscurantisme réactionnaire ; aussi, pendant la révolution culturelle s'attaquèrent-ils en priorité aux monastères ; six mille furent détruits, pillés, saccagés, des milliers de livres anciens et



Tenzin Gyatsa, moine bouddhiste né en 1935, 14^{ème} Dalaï-lama, chef spirituel du Tibet en exil

d'œuvres d'art brûlés, des centaines de milliers de moines tués ou poussés à l'exil.

Parallèlement, depuis l'annexion, de nombreux immeubles modernes sans âme ont été construits aux lieux et place d'édifices historiques de caractère.

Une voie ferrée de 1150 kilomètres reliant Pékin à Lhassa a été réalisée à grand prix, surmontant d'importantes difficultés techniques liées au climat, à l'altitude (point culminant à 5200 m) et à la nature du sol gelé pratiquement en permanence (nécessitant des piles de viaduc forées à 20 m de profondeur) ; l'importance stratégique de cette voie ferrée (transport de troupes en cas de nouveaux troubles, facilitation du rôle de « colonie » de peuplement du territoire annexé...) est évidente.

Evolution de la situation de nos jours

De nombreuses tentatives de manifestations des tibétains pour recouvrer leur indépendance ont échoué ;

l'absorption chinoise écrase totalement la culture locale, la langue tibétaine n'étant plus enseignée...

La communauté internationale reste cependant très discrète et reconnaît la souveraineté chinoise sur le Tibet.

Il n'en reste pas moins que le gouvernement tibétain en exil considère la présence chinoise comme une occupation étrangère et accuse la Chine d'avoir massacré une partie de la population tibétaine.

En tout état de cause, il faut bien comprendre que la politique du parti communiste chinois fondée sur une philosophie athée reste, pour l'heure et par nature, incompatible avec la culture tibétaine...

Ainsi, Elisabeth Badinter a t'elle pu récemment témoigner « d'un génocide culturel et religieux » et « d'un pays blessé au plus profond de lui-même ; le cœur du Tibet bat encore mais doucement, si doucement qu'on a du mal à l'entendre... »



Drapeau du Tibet en exil ; quiconque arbore cet emblème en Chine s'expose à de lourdes peines

Il va sans dire que le Tibet reste fermé au tourisme mondial et qu'il n'entre pas dans les projets de voyage d'Arscicade...

Marc Esnault

marc.esnault@hotmail.fr

TEL FUT BORIS VIAN

LES ORIGINES FAMILIALES

Issu d'une famille établie en France depuis des siècles, dont les origines seraient non pas russes mais piémontaises, de Viana. L'aïeul Séraphin Vian, est né en 1832 à Gattières, dans les Alpes-Maritimes, non loin de la frontière italienne. Séraphin, fils d'un cordonnier, petit-fils d'un maréchal-ferrant, s'est lancé dans l'alchimie du métal. Son fils Henri, le grand-père de Boris, formé à la bronzerie d'art, épouse Jeanne Brousse, héritière des papeteries Brousse dont la fortune vient compléter celle des Vian.

HEURS ET MALHEURS FAMILIAUX

Henri et Jeanne vivent sur un grand pied. Ils habitent à Paris l'hôtel Salé, puis le château de Villeflix, à Noisy-le-Grand. Ils ont leur loge à l'Opéra, une maison à la campagne. C'est dans l'opulence que naît le 4 mars 1897 leur fils Paul, qui épouse le 3 décembre 1917, Yvonne Ravenez de huit ans son aînée, fille du riche industriel Louis-Paul-Woldemar Ravenez. Paul Vian a assez de fortune pour ne pas avoir besoin de travailler ; il se déclare « sans profession » à son mariage.

Paul et Yvonne s'installent dans un hôtel particulier de Ville-d'Avray, rue de Versailles, où naissent le 17 octobre 1918 Léo et le 10 mars 1920, Boris. Ils acquièrent ensuite une villa, « Les Fauvettes », rue Pradier, non loin du Parc de Saint-Cloud où naissent deux autres enfants : Alain le 24 septembre 1921 et Ninon le 15 septembre 1924. Les Vian y mènent une vie insouciant : ils ont chauffeur, professeur à domicile, coiffeur à domicile, jardinier. Yvonne est musicienne, elle joue Erik Satie, Claude Debussy ou Maurice Ravel à la harpe et

au piano. Elle a donné aux deux aînés des prénoms issus d'opéras : Boris pour Boris Godounov et Léo pour Léo ou le Retour à la vie d'Hector Berlioz. Ils ont pour voisin Jean Rostand et les enfants Vian iront pêcher dans les étangs environnants des grenouilles avec son fils François...

1929 – ... Mais le krach de 1929 ruine Paul Vian qui perd la majeure partie de sa fortune dans les manipulations boursières sur la société des hévéas de Cochinchine et qui ne peut réintégrer la fabrique de bronze car elle a changé de mains. Il est obligé d'abandonner la maison principale et d'aller habiter avec les enfants et le jardinier dans la maison du gardien qu'il a fait rehausser d'un étage tout en conservant une étroite bande de terrain et un carré de pelouse. La villa est louée à la famille Menuhin avec laquelle les Vian ont d'excellents rapports, les enfants jouent avec leur fils Yehudi Menuhin qui est un prodige et qui invite la famille Vian à venir l'écouter à Paris en concert, ce qui ravit Yvonne. Ce sont les rares sorties où Yvonne ne s'inquiète pas pour ses enfants. De caractère anxieux et autoritaire, elle favorise tous leurs jeux à condition de garder sa nichée à portée de voix.

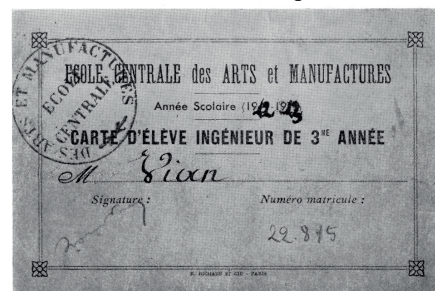
Paul s'essaie à travailler, il commence à traduire quelques textes que lui procure Louis Labat (traducteur de Walter Scott et Arthur Conan Doyle), mais les rentrées d'argent sont insuffisantes et il devient représentant-associé pour le laboratoire homéopathique de l'abbé Chaupitre. Paul abandonne sa luxueuse Packard pour une fourgonnette qui lui sert à faire ses tournées chez les commerçants. Il devient ensuite démarcheur pour une agence immobilière de l'avenue de l'Opéra jusqu'à sa mort le 22

novembre 1944. De l'avis de Noël Arnaud « ce grand bourgeois ruiné gardait une tête qu'il portait haut (1,90 m) et ne s'est jamais mué en prolétaire en faux-col, aigri et revanchard, mais plutôt en « aristocrate fin de race ».

Mais il reste à la famille Vian un autre « paradis », à Landemer, dans le Cotentin, à l'ouest de Cherbourg, une propriété où sont construits trois chalets en pin situés en haut des falaises où sa mère entretient un jardin luxuriant. Paul Vian a par la suite construit une salle où ses enfants peuvent organiser des fêtes. Cette salle de jeu, que Paul « en fameux bricoleur » a relié à la maison, permet aussi d'organiser des tournois de tennis de table, des bals. Les copains de quartier (parmi lesquels se trouve le futur ministre François Mitterrand) rejoignent les Vian. C'est là que Boris et ses frères montent leur première formation : L'Accord jazz à partir de 1938. Le fait qu'ainsi ses enfants puissent s'amuser sur place rassure Yvonne, mais a pour conséquence de couper encore davantage Boris et ses frères du monde extérieur. Boris regrettera en partie ce confort de vie qui l'a maintenu dans l'ignorance des faits politiques et sociaux, et il va par la suite se révolter comme Citroën, l'un des « trumeaux » de L'Arrache-cœur (avec Joël et Noël).

BORIS : LES ÉTUDES ET LA GUERRE

Il fait ses études au collège de Sèvres,



Carte d'élève centralien de Boris Vian.

puis au lycée Hoche de Versailles jusqu'en 1936. À cette époque, il invente toutes sortes d'instruments fantaisistes parmi lesquels le « peignophone », composé d'un peigne et de papier à cigarette. Sa scolarité est souvent interrompue en raison d'accidents de santé.

En 1932, à douze ans, à la suite d'une angine infectieuse, Boris souffre de rhumatismes articulaires aigus, qui provoquent une insuffisance aortique. À partir de là, le garçon est élevé dans du coton, à la manière de Wolf, enfant couvé de L'Herbe rouge où l'on retrouve des passages entiers décrivant la façon dont il était surprotégé. Wolf explique à Monsieur Perle qui l'interroge sur ses parents : « Ils avaient toujours peur pour moi, je ne pouvais pas me pencher aux fenêtres, je ne traversais pas la rue tout seul, il suffisait qu'il y ait un peu de vent pour qu'on me mette ma peau de bique. »

Malgré une fièvre typhoïde, à l'âge de 16 ans, il passe avec dispense son baccalauréat latin-grec, et il entre en terminale au lycée Condorcet, à Paris en 1936. En 1937 à 17 ans, il obtient le second baccalauréat (philosophie, mathématiques, allemand). Il suit les classes préparatoires des grandes écoles scientifiques du lycée Condorcet et est admis en 1939 au concours d'entrée à l'École centrale, où il obtient son diplôme d'ingénieur en 1942.

1939 – Sa maladie lui évite d'être mobilisé.

Le 6 novembre 1939, Boris rejoint l'École centrale repliée à Angoulême. Mais en voyant passer les convois de réfugiés belges, il mesure l'absurdité d'une situation dont, jusque-là, les échos ne lui parvenaient que sous forme de rumeurs. Confronté à une réalité qui le dépasse, il écrit par la suite : « Je ne me suis pas battu, je n'ai pas été déporté, je n'ai pas collaboré, je suis resté quatre ans durant

un imbécile sous-alimenté parmi tant d'autres. »

En juillet 1940, fuyant la zone occupée, la famille Vian s'installe dans la villa Emen-Ongi, aujourd'hui au 4 rue Laborde à Capbreton. Boris fait partie d'une bande d'amis avec son frère cadet Alain, Jacques Loustalot surnommé « le Major », ainsi que Claude et Michelle Léglise qui sont frère et sœur. Michelle et Boris ont vingt ans tous les deux, ils se retrouveront à Paris. Lorsque Boris vient demander la main de Michelle, la famille Léglise, bourgeoisie vieille France, proche de l'Action française, et antisémite est loin d'être enthousiaste. Elle considère cette union comme une mésalliance. Mais les fiançailles ont tout de même lieu le 12 juin 1941, jour des vingt et un ans de la fiancée et de sa majorité. Et le mariage se déroule le 3 juillet pour le mariage civil, le 5 juillet 1941 à l'église. La cérémonie est célébrée à l'église Saint-Vincent-de-Paul de Paris.

ET LE JAZZ...

Parallèlement à ses études, Boris apprend à jouer de la trompette. Il s'inscrit au Hot Club de France, présidé par Louis Armstrong et Hugues Panassié, dès 1937. Avec son frère Lelio (à l'accordéon et à la guitare), et son autre frère Alain (à la batterie), il monte une petite formation qui anime d'abord les surprises-parties avant de rejoindre en 1942 l'orchestre amateur de Claude Abadie (polytechnicien et banquier) qui joue du dixieland, et qui s'efforce de sortir des sentiers battus et des sempiternelles jams de règle chez les musiciens amateurs français.

Le 12 avril 1942 naît Patrick, le fils de Michelle et Boris.

Deux ans plus tard, le 10 janvier 1944, il rencontre Claude Luter et il se joint à lui pour ouvrir un club de jazz le New Orleans Club qui ne fonctionnera

que quelques jours à Saint-Germain-des-Prés. Ils vont jouer ensemble, plus tard, au Caveau des Lorientais, et au Tabou. Après la Libération de Paris, on le retrouve avec l'orchestre Abadie qui est considéré comme l'un des meilleurs orchestres de jazz amateur de l'époque.

Le jazz et les fêtes sont un moyen pour Boris de compenser l'ennui que lui procurent ses études à l'École centrale. Il rédige « Physicochimie des produits métallurgiques », 160 pages, abondamment illustré de graphiques et de dessins techniques, écrit en collaboration avec les élèves du même cours parmi lesquels se trouve Jabès. L'ouvrage est orné d'un avant-propos en alexandrins et en vieux françois, avec en épitaphe une citation d'Anatole France. Cette brochure ronéotypée de cent soixante pages est la première œuvre écrite de Vian. Toutefois, il préfère les répétitions aux révisions et il exprime violemment le peu de crédit qu'il accorde aux cours « donnés par ces professeurs idiots qui vous bourrent le crâne de notions inutiles, compartimentées, stéréotypées... Vous savez maintenant ce que j'en pense de votre propagande. De vos livres. De vos classes puantes et de vos cancren masturbés ! » Sa première chanson date de la même époque : La Chanson des pistons, chanson gaillarde dans la tradition des grandes écoles, qui comporte 23 couplets où il est beaucoup question de roustons et de zizi.

ET LE TRAVAIL SALARIÉ...

À l'Association française de normalisation (AFNOR), où il est engagé et affecté à la normalisation verrerie le 24 juillet 1942 et jusqu'en 1946, il découvre l'aspect ubuesque du travail de bureau. Mais l'AFNOR a le bon goût de lui verser chaque mois la somme de 4.000 francs, très supérieure à celle proposée par d'autres employeurs. En outre, ce travail lui laisse assez de temps pour se consacrer à la poésie et au jazz. En 1943, il

produit «Cent sonnets» et «Trouble dans les andains».

Son travail d'écriture doit beaucoup à son épouse Michelle et à l'ambiance générale de la famille Vian où l'on fabrique jeux de mots, contrepèteries et calembours. Michelle vient de commencer l'écriture d'un roman, et la famille se régale de la manière dont Boris joue à plaisir sur les sonorités. Il passe d'ailleurs beaucoup de temps à compulser l'Almanach Vermot. C'est pour Michelle qu'il a déjà écrit en 1942 «un Conte de fées à l'usage des moyennes personnes» (publié en 1943) et «Trouble dans les Andains» (publié post-mortem en 1966). Littérature et jazz sont les deux dérivatifs qui permettent au normalisateur de l'AFNOR de ne pas sombrer dans la mélancolie.

Il écrit également en 1943 «Vercoquin et le plancton».

1944 DRAME FAMILIAL

En 1944, Boris écrit un scénario, (Histoire naturelle), et des poèmes qu'il réunit dans un recueil intitulé après plusieurs avatars «Un Seul Major, un Sol majeur», en hommage à son ami Jacques Loustalot, dit le Major, rencontré à Capbreton pendant la drôle de guerre. En 1944, il envoie une ballade à la revue Jazz Hot (qu'il écrivait Jazote) et signe de son anagramme Bison Ravi.

Mais cette même année, le monde des Vian s'effondre : le père, Paul, est assassiné dans sa maison dans la nuit du 22 au 23 novembre 1944, par deux intrus. « On croira se souvenir qu'ils portaient des brassards FFI. » L'enquête de l'hiver 1944-1945 tourne court. Faute de suspect, le dossier est déclaré clos le 17 janvier 1945.

Les chalets de Landemer ont été détruits par les Allemands. Boris, considéré comme le « plus sage de ses enfants », a reçu de son père la lourde mission de

vendre la maison familiale de « Viledavret » qu'il lui a léguée par testament. Mais après les Menuhin, la villa a été louée à un diplomate sud-américain dont la nombreuse famille a mis à mal le mobilier et les aménagements intérieurs. De sorte que la belle villa de Paul est dépréciée et se vend à bas prix.

Cette année-là, avec Michelle, il se réfugie dans l'appartement parisien des Légise, rue du Faubourg-Poissonnière, cependant que François Rostand confie à son père, qui publie chez Gallimard, le manuscrit de Vercoquin et le Plancton. Jean le transmet à Raymond Queneau, secrétaire général des éditions Gallimard, et le 18 juillet 1945, Boris signe son premier contrat d'auteur. À partir de ce jour, Boris et Queneau (que l'on retrouve dans tous les caveaux de Saint-Germain-des-Prés), deviennent des amis très proches, avec sans doute une relation de type père-fils, et en commun ce goût immo-déré du jeu avec les mots.

Le rat de cave et l'écrivain

Contrairement à une légende, Boris Vian n'a pas créé Saint-Germain-des-Prés, symbole de l'existentialisme et des zazous. S'il connaît le quartier depuis 1944, il ne commence à le fréquenter très régulièrement qu'en 1946 à la création du Caveau des Lorientais. « Boris, qui prend parfois la trompette, fait régner une ambiance quasi religieuse. » Si les frères Vian ont drainé le Tout-Paris au Tabou, si l'on surnommait Boris « le Prince du Tabou », à partir de 1947, Boris ne participait que très rarement aux bacchanales qui comportaient l'élection de « Miss Vice » et autres fantaisies. Il préférait organiser rue du Faubourg-Poissonnière des « tartes-parties » réunissant des musiciens de jazz.

Au Caveau des Lorientais, ouvert en 1946 rue des Carmes, on danse le Lindy Hop ou le bebop avec Claude Luter et son orchestre. Boris Vian, qui joue dans

l'orchestre, se met à jouer comme Bix Beiderbecke le romantique. Comme lui, il place l'embouchure de la trompette au coin des lèvres, à ses tout débuts, mais il s'inspire plutôt de Rex Stewart par la suite. Il trouve cette population « très très swing » selon l'expression qu'il affectionne. Boris y vient avec ses amis, et après la fermeture des Lorientais, la même population se retrouve au Tabou, au 33 rue Dauphine, où viennent également des intellectuels : Maurice Merleau-Ponty, dont Boris Vian écrit, dans le Manuel de Saint-Germain-des-Prés, « qu'il contribua à entretenir la confusion sur le sens du terme existentialisme dans le faible cervelet des pisse-copie », Jacques Prévert, des journalistes que Vian surnomme les « pisse-copie » et des artistes comme Juliette Gréco, Marcel Mouloudji ou Lionel Hampton.

C'est aussi dans ces caves que Boris retrouve ses amis les plus proches Jean-Paul Sartre (le Jean Sol Partre de L'Écume des jours), Simone de Beauvoir (la Duchesse de Bovouard de L'Écume des jours), le peintre Bernard Quentin et surtout Raymond Queneau qui dirige chez Gallimard la collection La Plume au vent et qui compte y insérer Vercoquin et le Plancton après quelques retouches. Queneau a fait connaître son écœurement devant l'épuration au sein du comité des écrivains, et cela ne plaît pas aux radicaux auxquels Jean Paulhan appartient. Queneau est malgré tout convaincu des qualités d'écrivain de Vian et il lui fait signer un nouveau contrat pour «Les Lorettes fourrées» dont il n'a lu aucune ligne...

1945 – Collaboration à la revue Les amis des arts. Signature de son premier contrat chez Gallimard. Apparition dans le film de Jean de Marguenat, Madame et son flirt. L'orchestre Abadie triomphe au tournoi de jazz amateur de Bruxelles.

1946 – Démission de l'AFNOR pour

l'Office du papier. Écrit *L'écume des jours*. La collaboration à *Jazz Hot* devient régulière. Fréquente Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir par l'intermédiaire de Raymond Queneau. Vian publie ses « Chroniques du menteur » dans la revue *Les temps modernes*, ainsi qu'une nouvelle, « Les fourmis » (fin de la collaboration à la revue en 1947 qu'il juge trop politique). En juin, candidat malheureux au Prix de la Pléiade, décerné sur manuscrit pour *«L'Écume des jours»*. Se consacre alors un temps à la peinture et expose ses toiles. Écrit en deux semaines, durant ses vacances d'août, sous le pseudonyme de Vernon Sullivan *«J'irai cracher sur vos tombes»*, roman qu'il prétend avoir traduit de l'américain. De septembre à novembre écrit *L'Automne à Pékin*.

1947 – Publication de son premier roman, *«Vercoquin et le Plancton»*, chez Gallimard, dans la collection *La Plume au vent* dirigée par Raymond Queneau. Scandale autour de *«J'irai cracher sur vos tombes»* : représenté par Daniel Parker, le Cartel d'action sociale et morale dépose une plainte. Inauguration en avril du Tabou, un club qui sera emblématique de l'histoire de Saint-Germain-des-Prés. Parution le même mois de *L'écume des jours*. Écriture de sa première pièce de théâtre, *«L'Équarrissage pour tous»* tout en concevant la version anglaise « originale » de *«J'irai cracher sur vos tombes»* pour tenter de calmer la polémique. Licencié, le 26 juin, de l'Office du papier. Il réalise alors ses premières traductions *«Le Grand horloger de Kenneth Fearing»* et fonde avec Michel Arnaud et Raymond Queneau, la société de production de films Arquevit. Les éditions du Scorpion publient *«L'Automne à Pékin»*. Une loi d'amnistie, votée le 16 août, arrête les poursuites contre *«J'irai cracher sur vos tombes»*.

1948 – Parution du deuxième Sullivan, *«Les morts ont tous la même peau»*, aux

éditions du Scorpion. Décès accidentel, le 7 janvier, de Jacques Loustalot, dit le Major. France-Dimanche publie les épisodes du troisième Vernon Sullivan, *«Et on tuera tous les affreux»*. Naissance le 16 avril de sa fille Carole. Le 22 avril, création au Théâtre Verlaine, de *«J'irai cracher sur vos tombes»*. Le 4 juin, au pavillon de Marsan, Vian prononce sa première conférence intitulée « Approche discrète de l'objet » qui sera publiée dans le n° 12 des Cahiers de 'Pataphysique. Vian change de cave pour le Club Saint-Germain. Les éditions du Scorpion publient *«Et on tuera tous les affreux»*, les Deux Menteurs publient *«Barnum '5 Digest»*, dix poèmes illustrés par Jean Bouillet. Le Cartel d'action sociale et morale dépose d'une seconde plainte visant les éditions de *«J'irai cracher sur vos tombes»* parues après la loi d'amnistie et contre *«Les morts ont tous la même peau»*. Boris Vian est entendu en novembre par le juge d'instruction : il reconnaît être l'auteur des deux pastiches poursuivis. Après différents reports, le procès aura lieu à huis clos le 29 avril 1950. Il avouera entretemps être l'auteur de ces livres.

1949 – Présentation en mai au Club Saint-Germain, de *Cantilènes en gelée*, publié chez Rougerie éditeur. Sortie en juillet des *«Fourmis»* par les éditions du Scorpion. Un arrêté ministériel interdisant la vente de *«J'irai cracher sur vos tombes»*. En septembre, membre du jury, au Festival international du film amateur de Cannes. Henri Salvador crée la chanson *C'est le «be-bop»*.

1950 – Première, le 11 avril, de *«L'Équarrissage pour tous»* au Théâtre des Noctambules. Le 13 mai Vian est condamné à une amende de 100 000 francs pour « outrage aux mœurs par la voie du livre ». Il rencontre le 8 juin, lors d'un cocktail chez Gallimard, Ursula Kübler, danseuse des Ballets Roland Petit. Parution aux éditions du Scorpion

du quatrième et dernier Sullivan, Elles se rendent pas compte. Publication aux éditions Toutain de *«L'Herbe rouge»*, de *«L'équarrissage pour tous»* et du *«Dernier des métiers»*. En fin d'année, il écrit sa première comédie musicale : *«Giuliano»*.

1951 – Vian quitte sa femme Michelle pour vivre peu après avec Ursula. Il traduit *«L'Histoire d'un soldat»* (les Mémoires du général Bradley), et entame la rédaction du *«Goûter des généraux»*, du *«Traité de civisme»* et de *«Tête de méduse»*, son premier vaudeville. En collaboration avec Michel Pilotin, il lance en octobre dans *Les temps modernes* l'un des premiers manifestes en faveur de la science-fiction. Premières chroniques de jazz dans Arts. Création avec Michel Pilotin, Pierre Kast et Raymond Queneau du Club des Savanturiers.

1952 – Collabore à *Constellation*. En avril, création de *«Cinémassacre»* et *«les Cinquante ans du septième art»* à La Rose rouge sur un scénario et des dialogues de Vian. Admis le 8 juin au Collège de 'Pataphysique. Divorce prononcé à ses torts. En septembre, au Théâtre Babylone, *«Mademoiselle Julie»*, une pièce d'August Strindberg, traduite par ses soins. Participe, en octobre, à la mise en scène de la revue *Paris varie ou Fluctuat nec mergitur* au night-club des Champs-Élysées.

1953 – Boris et Ursula s'installent au 6 bis, cité Véron. Publication, le 15 janvier, de *L'Arrache-cœur*, aux éditions Vrille. Collaboration à la revue de Jacques Laurent, *La Parisienne*. Devient membre, le 11 mai, du corps des Satrapes du Collège de 'Pataphysique. Création en août du *Chevalier de neige* au Festival d'art dramatique de Caen.

1954 – Mariage le 8 février de Boris Vian et d'Ursula Kübler. Écrit *«Le déserteur»* le 29 avril. Traduit *L'Homme au bras d'or* de Nelson Algren qui sera publié en feuille-

tons dans Les Temps modernes. Mise en scène à Nantes de sa pièce écrite vingt ans plus tôt, Série blême.

1955 – En janvier, premiers tours de chant au Théâtre des Trois Baudets puis à La Fontaine des Quatre Saisons. En mars, à la Rose rouge, «Dernière heure», spectacle de science-fiction. Il enregistre au studio Apollo ses Chansons possibles et impossibles puis part en tournée agitée en province. Réalise chez Philips un catalogue de jazz. Écrit avec Michel Legrand, Alain Goraguer et Henri Salvador les premiers airs de rock français. En novembre, au cabaret L'Amiral, première revue nue de science-fiction,



Rue Dauphine, Paris où se trouvait la cave Le Tabou.



Le haut de la rue des Carmes, vue depuis la rue des Écoles, donnant sur le Panthéon de Paris. Là se trouvait en 1946 le Caveau des Lorientais.

Ça c'est un monde.

1956 – Embauché au département variétés de la société Philips. Graves soucis de santé : œdèmes pulmonaires. Joue le rôle d'un cardinal dans Notre-Dame de Paris de Jean Delannoy.

1957 – Nommé le 1er janvier directeur artistique adjoint de la société Philips. En janvier, «le Chevalier de neige», à Nancy, dans une version opéra. Écrit à Saint-Tropez «Les Bâtisseurs d'empire». Commentaires et rôle dans «La Joconde», film d'Henri Gruel. Tourne dans Un amour de poche de Pierre Kast. Nouvelle alerte cardiaque et œdème pulmonaire. Sortie chez Gallimard de sa traduction de Van Vogt, «Les Joueurs du À». Écrit un opéra, «Arne Saknussemm ou Une regrettable histoire», sur une musique de Georges Delerue.

1958 – Directeur artistique chez Fontana, filiale de Philips. Publie en octobre, aux éditions du Livre contemporain, «En avant la zizique...» «et par ici les gros sous». Création en octobre à l'Opéra de Berlin de «Fiesta» : musique de Darius Milhaud, livret de Vian. Collabore au Canard enchaîné.

1959 – Quitte Fontana en janvier. Problèmes autour de l'adaptation cinématographique de «J'irai cracher sur vos tombes». Parution en février des «Bâtisseurs d'empire» dans les Cahiers du Collège de 'Pataphysique. Joue le rôle de Preval dans «Les liaisons dangereuses» de Roger Vadim. En avril, directeur artistique des disques Barclay. En mai, diffusion d'une émission sur la 'pataphysique à la radio. Fête 'pataphysique, le 11 juin, sur la terrasse de la cité Véron. Le 23 juin, mort de Boris Vian, à 10 h 10, au cinéma Marbeuf, lors de la projection privée de «J'irai cracher sur vos tombes».

Écrivain, musicien, dramaturge, traducteur, acteur, scénariste, critique musical, parolier, chanteur, en 39 années de vie trépidante, quel ouragan sur la planète germanopratine !!!

Philippe Daverat

LE CARNET D'ARSCICADE-SNI

Nous avons la joie d'enregistrer cinq nouvelles adhésions du personnel d'Icade:

- Mesdames Françoise Delettre, Marie-Sophie Guéneq, Danielle Ourtreman, Claudine Stass
- M. Jean-Christophe Gentil

ainsi que cinq nouvelles adhésions de membres sympathisants :

- Mesdames Josette Dubos, Sophie L'Hopital
- Messieurs Jean-Pierre Bonneville, Pierre Lalitte, Jean Moncouet.

Bienvenue à toutes et tous.